

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

É. VOL. IV

MONTREAL, 1er AVRIL 1893.

No 13

Nous recommandons à nos amis et abonnés de vouloir bien faire une propagande active en faveur de notre journal, ORGANE DE TOUTES LES LIBERTÉS, et de nous envoyer les noms et adresses de leurs connaissances qu'ils trouveraient disposées à s'abonner. Nous enverrons à ces personnes des numéros-spécimen avec des bulletins d'abonnement.

RESPONSABILITÉS

On dirait vraiment que nous nous sommes donné le mot pour faire échange de bons procédés.

Au moment même où nous nous occupions de sa Banque Céleste, M. Chicoyne du *Pionnier* de Sherbrooke nous servait un plat de sa façon, nous ne savons pourquoi.

Junius vient de publier un très bon article intitulé *Décadence d'un peuple*.

Cet article dont nous avons remarqué l'allure vigoureuse arrive aux conclusions que nous tirons invariablement lorsque nous étudions la situation actuelle de la population canadienne française et la responsabilité du clergé.

Plusieurs des passages principaux ont une belle envolée :

Du fond de son palais archiépiscopal de St. Boniface, s'écrie l'auteur, Mgr Taché doit se réjouir de la conduite de ses amis politiques. Il est vrai que ses chères écoles catholiques sont sacrifiées, mais ses amis toriques sont sortis vainqueurs de la lutte. En faut-il plus pour son bonheur et son repos ?

Libéraux insensés qui avez épousé en cette circonstance la cause du clergé et de l'Épiscopat, vous

ignorez donc ce que la passion politique, c'est-à-dire la partisanerie aveugle, peut faire commettre à ce corps important ? Notre thèse sera contestée, mais nous la croyons vraie, et les événements nous justifient de la soumettre. "Le clergé préfère périr de la main des toriques que d'être sauvé par les libéraux."

Et plus loin, il dit, en parlant des évêques qui ont signé des lettres pastorales encourageant le peuple à consentir à la Confédération :

Ah ! s'il était donné aux évêques qui ont apposé leurs signatures au bas de ces lettres de reparaitre un instant au milieu de leurs ouailles, que ne diraient-ils pas ? Ne déchireraient-ils pas en miettes ces mandements dans lesquels ils représentaient la Confédération comme l'œuvre de Dieu ? Ne s'écrieraient-ils pas : "Compatriotes, prêtez-nous l'oreille. Ce système "politique que nous vous avons fait accepter malgré "vous n'est qu'un mirage trompeur. Il ne vous a "apporté que de cruelles déceptions. Il a chassé un "million des nôtres au-delà des frontières. Il a mis "nos frères des autres provinces à la merci d'une ma- "jorité arrogante et infatuée d'elle-même. Il a pro- "hibé l'usage de notre langue maternelle et a ostra- "cisé ceux qui priaient le même Dieu que nous. "Cherchez ailleurs d'autres destinées. Le Canada "n'est plus une patrie pour vous !"

Où, c'est là le langage que tiendraient les évêques qui ont signé ces lettres pastorales, s'ils pouvaient revivre au milieu de ce peuple qui respecte leur mémoire mais qui gémit du régime odieux qu'ils ont si puissamment contribué à lui imposer.

En fils soumis de l'Eglise, l'auteur de l'article dit encore :

Le clergé lui-même s'est toujours rangé du côté du plus fort. On dirait que sa mission est de s'allier aux Anglais, dans chacune des crises que nous traversons.

Aux yeux d'une fraction importante du clergé, l'Eglise résume tout ; la patrie, elle, n'est qu'une froide abstraction. Quelle différence avec le clergé Irlandais ! Là-bas, en Irlande, chaque prêtre est patriote, et la soutane n'a jamais comprimé les battements du cœur. Il n'y a pas eu de puissance au monde pour empêcher le clergé Irlandais de réclamer pendant des siècles justice et liberté en faveur des millions d'opprimés qu'ils avaient mission de guider et d'éclairer. Quel a été l'effet de cette attitude loyale et vraiment généreuse ? Nous ne savons pas qu'il y ait aujourd'hui dans l'univers entier d'Eglise plus florissante que l'Eglise d'Irlande. Là, la foi est vive, l'amour du prêtre est vivace et profond dans le cœur de la population.

Chez nous la foi est vive, ardente ; l'Eglise est aimée comme une mère, mais il faut l'avouer à regret, le respect pour le clergé a singulièrement baissé.

Et il termine en disant :

Ce que nous reprochons au clergé c'est son éloignement des masses. Il ne se mêle pas à la foule et ne marche pas avec l'esprit du siècle. Cet isolement fait que, lorsqu'il parle d'affaires publiques, il contrecarre souvent les vœux légitimes de la majorité du peuple. En un mot, le clergé catholique ne participe pas à notre vie nationale. Il forme une puissance à part, jalouse de ses prérogatives mais se souciant peu des droits des Canadiens-français.

Ce sont des réflexions très justes, très logiques auxquelles nous nous joignons de tout cœur, aussi acceptons-nous parfaitement tout ce que le *Pionnier* juge à propos de nous dire de désagréable à cet égard.

Nous ne relèverons les incartades de notre confrère que pour revendiquer bien haut la responsabilité de tout ce que nous avons dit et écrit.

Voici ce que dit ce journal :

Jamais on ne fit plus d'efforts, jamais une propagande plus active ne fut entreprise pour semer le découragement et la défiance parmi nos compatriotes. Non seulement on veut détruire leur foi dans l'avenir du pays, mais on prend tous les moyens pour leur enlever toute confiance dans leurs chefs.

Les plus avancés de la secte (probablement les moins hypocrites) s'attaquent ouvertement au clergé, et l'accablent de reproches et d'accusations les plus fausses, les plus injustes.

Pour mieux saper l'autorité du prêtre canadien, on commence par chercher à détruire les sentiments

d'affection et de reconnaissance que le peuple lui porte à si juste titre.

On prodigue le mensonge et la calomnie à l'adresse du ministre des autels, on va jusqu'à falsifier l'histoire, à dénaturer les faits du passé pour le représenter comme l'adversaire constant de notre existence nationale.

Nous sommes fort honorés qu'à l'encontre de ses pareils le rédacteur du *Pionnier* veuille toujours bien reconnaître notre franchise, mais cela ne suffira pas pour nous laisser passer sous silence les accusations de mensonge et de falsification historique qu'on porte contre nous.

Qu'avons nous fait : nous avons cité Garneau et Lahontan.

Est-ce nous qui avons falsifié Garneau ?

Non, mille fois non. Les falsifications de Garneau sont dues à cette clique cléricale qui a obsédé, écrasé cet honnête vieillard jusqu'à ce qu'elle lui ait fait renier les plus belles pages de son œuvre.

Les misérables qui ont empoisonné ses derniers jours par le remords et la calomnie sont les bourreaux de l'histoire, et ce sont ces hommes qui veulent détruire nos écrits :

Voici ce dont on se plaint :

Il y a quelques semaines à peine on voyait l'un de ces plunitifs s'attaquer à la mémoire de Mgr Plessis. Ce grand évêque, qui défendit avec tant de tact, d'énergie et de succès les prérogatives de son église et les droits de sa race, était dépeint sous des traits odieux et comme un suppôt de la tyrannie qui régnait alors sur la colonie.

Parlant de l'époque tourmentée qui précéda l'Union, durant les troubles de 1837-38, le même écrivain déversait l'injure sur le nom vénéré de Mgr Lartigue, auquel il faisait un crime d'avoir conseillé à ses ouailles le respect de l'autorité constituée et d'avoir voulu enrayer un mouvement révolutionnaire que sa conscience de pasteur des âmes et de patriote sincère le poussait à condamner.

Qu'avons-nous dit ?

Nous avons cité l'oraison funèbre vraiment scandaleuse prononcée par Mgr Plessis à la mort de Mgr Briand.

Nous avons cité les passages où il faisait les plus plats éloges au conquérant.

Quant à Mgr Lartigue : paix à ses cendres.

Nous l'avons dit et nous le répétons :

En 1837, survient un conflit : une large fraction du parti anglais se joint aux Canadiens pour aider la colonie à obtenir une certaine mesure de liberté.

L'occasion était magnifique pour assurer l'émancipation populaire.

Mais ce n'était pas l'affaire du clergé, de ces fameux patriotes.

Qu'est-ce qu'ils font alors ? Ils refusent l'absolution à ceux qui allaient mourir pour la liberté.

Du même coup, le camp de St-Eustache, qui comptait 2,500 hommes, fut réduit à 150 patriotes qui se faisaient hacher par les troupes anglaises.

Qui est-ce qui, le premier, avait signé la requête demandant une cour martiale pour faire pendre les patriotes ?

C'était Mgr. Lartigue.

Pour le disculper aujourd'hui, on prétend qu'il en est mort de chagrin.

Oui, voilà ce que nous maintenons encore, malgré toutes les insultes dont on pourra nous abreuver.

Pour voir ce qu'était Mgr Briand et la façon dont il s'adressait à l'ennemi, ouvrons le dernier volume des archives d'Ottawa qui relate la correspondance entre lord Hamilton et Haldimand.

Voici comment est désignée une de ces lettres :

QUÉBEC, 24 novembre 1785.

L'évêque Briand à Hamilton (en français). Donne avis qu'il est décidé à résigner sa charge à cause d'une maladie incurable, et de la transmettre au digne coadjuteur que lui a donné le roi, et qu'il a consacré il y a douze ans, avec la permission de M. Cramahé, alors lieutenant-gouverneur. Pendant 20 ans, il a maintenu les gens de son diocèse dans la fidélité, et leur a prêché qu'ils ne pouvaient être ni chrétiens ni vrais catholiques s'ils n'étaient pas fidèles à leurs serments et soumis aux autorités que la Providence avait commises à leur direction.

C'est là toujours ce que les terroristes appellent " Venir la croix à la main crier aux Anglais qui veulent écraser les Français : Halte là ! "

Les plus grands éloges sont réservés à ceux qui égarèrent nos compatriotes, et les poussèrent dans cette échauffourée aussi imprudente qu'immorale, tandis que le blâme et le mépris sont déversés sur la mémoire de ceux qui, en ces temps difficiles, se montrèrent les véritables amis du peuple.

C'est la glorification, l'apothéose de ceux qui plongèrent leur patrie dans les horreurs de la guerre civile et la diffamation de ceux qui ont voulu lui épargner ces jours de sang et de désastres.

Oui, jamais on ne pourra nous empêcher de glorifier la mémoire des héros auxquels nous devons nos libertés.

Ils ont payé de leur sang l'amour de leur patrie, et honte à ceux qui insultent leur mémoire.

Ne révoltez pas tout un peuple par vos insolences, tristes contempteurs des héros de notre race !

Ces hommes-là sont trop haut pour être salis par votre bave impuissante.

Longtemps après que les noms des Briand, des Plessis et des Lartigue seront oubliés, le peuple chérira encore et répétera avec amour celui des Papineau, des deLorimier et de tous ces vaillants martyrs de la liberté.

La décadence que nous redoutons, nous saurons en sauver le peuple si nous réussissons à l'arracher à l'étreinte qui tue son courage et épuise ses ressources.

Nous voulons voir le peuple canadien libre et prospère.

Nous nous révoltons et lui demandons de se révolter contre toutes les tyrannies.

Nous voulons l'instruire parce que nous voulons le voir grandir.

Aux éteignoirs qui l'oppriment nous opposons des poitrines vaillantes et des courages inflexibles.

Le réveil est immense.

Le peuple ne nous demande plus qu'une chose : lui forger des armes.

Il n'y en a qu'une que nous puissions lui offrir, mais elle est toute puissante, elle est triomphante.

Cette arme c'est l'instruction laïque et gratuite.

Nous combattons jusqu'à ce que nous réussissions à en doter la population canadienne-française.

L'avenir fera le reste.

DUROC.

CE PAUVRE CLERGE

Pauvre clergé ! s'exclament en chœur toutes les vieilles bigotes chaque fois que quelqu'un s'avise de protester contre les empiétements de la caste ensoutanée sur les droits ou la liberté des simples ouailles taillables et corvéables à merci.

Ces bonnes âmes ont même trouvé dans leur vieux cœur raccorni des trésors d'indulgente tendresse et de sympathique pitié pour l'infâme Guyhot, tandis qu'elles font retomber toute la lourdeur de leur haine dévotieuse sur l'époux

outragé, sur la malheureuse victime de la pail-
lardise de ce prêtre corrupteur.

Un prêtre intelligent,— il y en a, Dieu merci —
disait à ce sujet à l'un de ses amis : Entre nous,
mon cher, le meilleur directeur spirituel pour une
femme, c'est encore son mari.

Rien n'est plus vrai. Heureusement que les
criminelles entreprises des Guyhot ont besoin du
milieu corrompu des grands centres pour réussir.
C'est un vice de ville que cette manie qui port.
certaines pénitentes à avoir besoin d'un directeur
plus ou moins spirituel, mais toujours galant,
qui les dirige dans une foule de choses où il n'a
pas d'affaires.

C'est égal, le *pauvre* prêtre qui débauche une
femme mariée est bien malheureux, et le mari
trompé est bien coupable aux yeux des Tartufes
de l'un et de l'autre sexe qui croient avoir rem-
pli tous leurs devoirs envers Dieu et envers le
prochain lorsqu'ils ont bien adulé le clergé et
bien voué à tous les diables ceux qui ont assez
d'intelligence pour ne pas partager leurs travers.

Que nous ayons un *pauvre clergé*, c'est un point
discutable, et s'il n'y avait que cela il y aurait
peut-être moyen de s'entendre. Le malheur est
qu'il y a des gens qui poussent le zèle jusqu'à
prétendre que nous avons non seulement un
pauvre clergé, mais un clergé pauvre, et c'est ici
que je m'insurge contre ces calomnieux im-
prudents, capables de ruiner le crédit financier
de nos institutions les mieux pourvues d'espèces
sonnantes et trébuchantes.

Le fragment de conversation rapporté l'autre
jour par un *Mondain* de l'*Opinion Publique* a fait
du bruit dans Landernau. La *Vérité*, — pas
celle qui se tient au fond du puits dans un cos-
tume plus que primitif : celle qui, ayant honte
de sa nudité, court les rues affublée d'oripeaux
qui l'enlaidissent sans la vêtir — est entrée en
lice pour faire la leçon aux amis de la réforme.
Citons le pieux organe de l'ultra-crétinisme :

Quoi qu'en disent M. Masson et M. Royal, notre
clergé ne possède pas de *colossales richesses*. C'est
notoirement faux. A part Saint-Sulpice, et peut-être
le séminaire de Québec, il n'y a pas une communauté
d'hommes qui soit, non pas riche, mais seulement à
l'aise. Les Jésuites sont pauvres, les Rédemptoristes
sont pauvres, les Oblats sont pauvres, les Clercs de St.
Viator sont pauvres,

La pauvreté des raisonnements employés par
la *Vérité* ne prouve pas l'indigence de ceux qui
le font vivre. Les deux prétendues exceptions,
dont une douteuse, citées par l'organe de la tar-
tuferie entrent dans la règle générale.

Parmi les communautés représentées dans
le pays il n'y en a pas de pauvres. Elles n'ap-
portent jamais ici les capitaux qu'elles peuvent
posséder à l'étranger.

Les pionniers qu'elles nous envoient arrivent
ici sans le sou, mais ça ne dure pas. Quelques
mois après leur arrivée ils sont à la tête de jolies
fortunes arrachées à l'esprit de foi et à la crédu-
lité de nos populations.

C'est là un capital qui leur appartient et qu'ils
savent toujours exploiter.

Pauvres, les Jésuites, avec les \$400,000 que
M. Mercier vient d'ajouter à ce qu'ils possédaient
auparavant !

Pauvres, les Rédemptoristes avec l'immense
revenu que leur rapporte l'affermage des mi-
racles de la bonne Sainte-Anne, sans compter
les petits profits des missions qu'ils prêchent dans
toute la province, et qui, hélas ! ont parfois pro-
duit autre chose que des fruits de paix et de par-
don !

Pauvres, les Oblats, avec leur université d'Ota-
tawa, leurs nombreuses propriétés, leurs exploi-
tations forestières et les vastes terrains qu'ils
possèdent dans la vallée du lac Temiscamingue !

Pauvres, les Clercs de Saint-Viateur, avec leurs
nombreux collèges disséminés sur tous les points
du pays ! Allons, décidément vous prenez vos
lecteurs pour des imbéciles.

La *Vérité* ajoute :

Nos évêchés sont relativement pauvres, même ceux
de Québec et de Montréal ; tandis que plusieurs,
comme ceux de Chicoutimi, des Trois-Rivières, de
Sherbrooke, de Rimouski sont pauvres, non d'une
pauvreté relative, mais d'une pauvreté absolue.

Pauvreté relative est une expression que
j'aime beaucoup. Il y a une foule d'honnêtes
pères de famille qui se croiraient bien riches s'il
leur était donné tout-à-coup de jouir de cette
pauvreté relative qui fait le charme de la vie
épiscopale et le tourment du propriétaire de la
Vérité.

Quant à la pauvreté absolue, elle existe chez

les ouailles dans maintes paroisses dont le curé jouit d'une aisance qui n'a rien de relatif. Les fidèles ont beau être pauvres, là où ils sont nombreux il n'y a pas de pauvreté absolue pour le clergé.

J'ai connu un homme qui comptait faire \$5,000 de profit sur une entreprise et qui n'en a fait que \$2,000. Cet insuccès relatif l'avait tellement mécontenté qu'il se plaignait à tout venant d'avoir perdu \$3,000.

Les associations ou corporations ecclésiastiques qui sont relativement pauvres sont celles qui embrassent trop. Leurs recettes ne sont pas à la hauteur de leurs convoitises.

Il se trouve des cas où les paroisses ont été appauvries et dépeuplées par les exactions du curé. Ceux qui ont tué la poule aux œufs d'or ont bien mauvaise grâce de se plaindre. Ils auraient dû imiter les grandes compagnies de voies ferrées qui fixent leurs taux de fret à une échelle juste assez élevée pour enlever au cultivateur tous les profits susceptibles de l'enrichir, mais qui ont bien soin de ne pas le surcharger au point de décourager la culture des denrées dont le transport leur procure de si beaux bénéfices.

S'il faut en croire la *Vérité*, le clergé est très pauvre, mais c'est lui qui fait tout. A lui l'honneur et le mérite d'avoir fondé avec rien, à même ses propres deniers, des maisons d'éducation qui représentent des centaines de millions de dollars.

Il n'a jamais eu le sou, il n'a rien, et c'est par millions qu'il donne. Où prend-il tout cela ?

Si ce sont les ouailles qui lui fournissent ces millions, pourquoi nous chanter que c'est lui qui les donne ?

S'il les prend dans son propre gousset, pourquoi s'apitoyer sur cette prétendue pauvreté relative qui lui permet de remuer l'or à la pelle ?

La *Vérité* nous dit :

Malgré le peu de ressources dont il dispose, c'est notre clergé qui a fait presque tout ce qui a été fait pour la cause de l'enseignement dans notre pays. C'est le clergé qui a fondé l'Université Laval, c'est le clergé qui a fondé nos collèges classiques où ceux qui le dénigrent aujourd'hui ont reçu leur éducation. Sans le clergé, ces messieurs, au lieu d'être les "hôtes distingués du distingué sénateur," n'auraient pas assez de littérature pour pouvoir s'exprimer d'une manière passable. Car nos laïques, surtout nos laïques riches, sont très friands de "bons diners" ; ils

aiment bien à déguster un verre de vin exquis, tout en méditant du clergé ; mais on ne voit guère leurs œuvres scolaires, on ne voit guère les universités, les collèges, les académies, les écoles spéciales ou élémentaires qu'ils ont fondés de leurs deniers ou qu'ils entretiennent de leurs largesses.

Encore une fois, qui a fourni les fonds pour construire tout cela ? Ce n'est certainement pas le clergé. Ce sont ces méchants laïques que le directeur de la *Vérité* condamnerait pour un rien aux flammes éternelles pour les punir de n'avoir pas pris la soutane.

Quant à la littérature que l'on puise ordinairement au collège, elle fait bien pâle figure à côté de celle qu'on est obligé d'acquérir après être sorti des mains des professeurs incapables, desquels il est défendu d'exiger un diplôme ou un certificat de compétence.

A en juger par le ton de la *Vérité*, on dirait que le diner est une institution toute laïque. On dine bel et bien aussi dans le clergé. On n'y dédaigne pas non plus un verre de vin exquis ; et plus d'un élève comblé des bienfaits de l'éducation collégiale se rappelle encore avec émotion les jours de carême où ses professeurs ecclésiastiques dégustaient un verre de vin exquis au nez des pauvres potaches qui étaient obligés, par esprit de pénitence, de se contenter du menu plus que maigre et excessivement sec qu'on leur servait avec parcimonie.

Les laïques riches sont très rares chez nous, où l'opulence semble être l'apanage exclusif du clergé. Lorsqu'un homme meurt après avoir amassé une fortune insolente par des moyens déshonorants, le clergé ferme volontiers les yeux sur la provenance plus ou moins louche de cet argent, pourvu qu'on lui en fasse une large part.

Les œuvres scolaires, etc., qui existent, et dont la *Vérité* attribue la fondation au seul clergé, ont toutes été établies avec l'argent des laïques.

Il y a plus : Lors même qu'un laïque voudrait fonder une œuvre de ce genre en son nom, et sous la direction absolue d'une commission laïque, on ne le lui permettrait pas. Le clergé ferait ce qu'il a toujours fait : il s'en emparerait, et les cléricaux de l'école de la *Vérité*, qui n'ont jamais voulu tolérer les institutions laïques, proclame-

raient la générosité du clergé qui aurait accaparé l'idée, l'argent et le mérite de l'œuvre.

Avec la loi telle qu'elle existe, vous ne pouvez même pas établir une institution laïque, Il est question de fonder une université laïque et elle le serait avant longtemps s'il n'était pas absolument nécessaire de passer sous les fourches caudines du Conseil de l'Instruction Publique, une institution sous le contrôle absolu de l'élément ecclésiastique.

Où sont les prêtres qui ont fondé de leurs deniers et qui entretiennent de leurs largesses des collèges, écoles spéciales ou autres ?

En principe, un prêtre ne doit pas posséder de fortune puisqu'il fait vœu de pauvreté. S'il a fait un héritage, c'est un laïque qui a gagné ce qu'il possède. S'il a amassé sa fortune dans l'exercice de son ministère c'est qu'il est trop payé.

Tout ce qui est entre les mains du clergé provient des laïques.

Si nos institutions nous appartiennent de droit, pourquoi vouloir nous faire croire que nous les tenons du clergé ? Pourquoi nous en enlever le contrôle ?

Si elles appartiennent au clergé, pourquoi nous dire qu'il est pauvre ?

Elles sont en plein rapport puisque les Jésuites avouent qu'ils font cinquante pour cent de profit par année sur leur enseignement. Il ne manque pas de laïques qui se dévoueraient à ce prix.

On prétend que l'enseignement ecclésiastique coûte moins cher que l'enseignement laïque. Pardon. Ce n'est pas à nous que ça coûte moins cher, c'est aux communautés.

Les professeurs en soutanes vivent de peu, dites-vous. Qu'est-ce que cela nous fait à nous, puisque c'est la communauté qui en profite, et qu'au lieu de nous remettre l'argent ainsi économisé on l'emploie à agrandir la maison et à augmenter toujours davantage la propriété de main morte ?

Au point de vue économique, un homme qui vit de peu, qui n'a pas de famille à faire vivre, qui ne consomme rien, est un citoyen bien moins utile à la société que le père de famille qui est à la fois producteur et consommateur.

Non seulement les communautés immobilisent un capital qui devient improductif, mais elles diminuent la consommation. L'argent que nous leur donnons ne nous revient pas sous forme de paiement pour les achats indispensables à l'entretien d'une famille.

Il nous serait beaucoup plus avantageux de payer directement à un instituteur laïque un salaire raisonnable qu'il dépenserait parmi nous, que de payer la même somme à une communauté qui en donne la moitié à un professeur et garde le reste.

MM. Desjardins et Royal sont des amis et des protégés des Jésuites ; ce sont deux membres fondateurs de la fameuse école programmatiste qui a produit l'élément castor. Leur opinion ne devrait pas paraître suspecte au rédacteur de la *Vérité*.

M. de Montigny a déclaré depuis qu'il ne partage pas les opinions de MM. Masson et Royal au sujet des richesses du clergé et de l'emploi qui devrait en être fait.

Cela n'étonnera personne ; mais lorsque nous entendons deux ex-lieutenants-gouverneurs, dont les opinions cléricales sont parfaitement connues, et dont les antécédents ne laissent pas le moindre doute sur leur dévouement au clergé, jeter le cri d'alarme, la *Vérité* aura beau se trémousser pour faire croire à un parti-pris contre l'influence ecclésiastique, elle en sera pour ses frais de déclamation.

La *Vérité* lance en terminant ce trait sanglant, qui atteint en pleine figure ceux qu'elle s'est chargée de défendre :

On les connaît les réformateurs qui dînent et les réformes faites après dîner ! Le monde était à la veille d'en mourir lorsqu'est venu le vrai Réformateur qui a commencé sa vie publique par un jeûne de quarante jours.

Le temps des princes, des prêtres, des scribes et des Pharisiens est en effet revenu ; et si le divin Réformateur revenait prêcher la frugalité à ceux qui sont censés le représenter, il ne serait guère mieux traité qu'il ne l'a été il y a dix-neuf cents ans.

ECONOMISTE.

Morbleu ! J'ai cru qu'ils étaient deux. Le succès colossal de M. Sallard au Parc Sohmer, sera publié la semaine prochaine.

UNE LEÇON

Monsieur L. P. Pelletier, notre fougneux Secrétaire-Provincial, se distingue par la désinvolture avec laquelle il traite les journalistes et les journaux qui n'ont pas l'heur de lui plaire.

C'est lui qui avait lancé dans les bureaux cette fameuse lettre interdisant à aucun employé public de collaborer au CANADA-REVUE sous peine de destitution.

Notre bon castor a voulu lancer de la même façon un journal américain, mais il a reçu de son directeur une leçon qui portera ses fruits, nous l'espérons.

Nous empruntons ce récit à notre excellent confrère *L'Amérique Française*, le grand journal illustré français de New York.

MESSIEURS, CA FINIT PAR M'ENNUYER!

Nous recevons la lettre suivante, que nous publions textuellement sous le sceau du secret :

“DEPARTEMENT DU SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE.

“CABINET DU MINISTRE.

“Québec, 14 mars 1893.

“ (Privée.)

“Napoléon Thompson, écr.,

“ Prop.-Edit. de *L'Amérique Française*,

“ 33-43 Gold St., New York.

“ Monsieur, — L'Honorable Secrétaire de la Province me charge de vous retourner le numéro du journal *L'Amérique Française* et de vous dire qu'il ne peut pas prendre d'abonnement pour le dit journal.

“ J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre bien dévoué,

“ A. DIONNE, *Secrétaire particulier.*”

D'abord, permettez-moi de vous faire observer que je ne suis pas un *écrivain*. — *écrivain*, sans doute. Dans le temps, j'aimais beaucoup à monter à cheval, mais comme j'ai négligé de prendre diplôme d'équitation, je n'ai aucun droit au titre d'*écrivain* dont vous m'affublez complaisamment, sans même crier gare!

De plus, *L'Amérique Française* n'a pas l'honneur de connaître, ni de nom ni de *visu*, l'important personnage qui se cache sous le titre de *l'honorable Secrétaire de la Province*. Il nous est pour le moins aussi indifférent que l'homme dans la lune, et nous le prions de croire que jamais, au grand jamais, il ne nous est venu en tête de troubler son repos physique ou sa quiétude d'âme en lui adressant un numéro de *L'Amérique Française*.

On achète, dans notre bureau, sous bande (comme cela se pratique généralement dans tous les bureaux de journaux à New-York), un ou plusieurs numéros de notre journal, et l'acheteur les expédie à qui bon lui semble — c'est son affaire — et sans doute que *l'honorable Secrétaire de la Province* a été la victime d'un de ces mauvais plaisants.

L'Amérique Française connaît trop l'étoffe qui entre dans un Ministre canadien pour ne pas savoir qu'elle ne peut compter sur le concours de ces sublimes personnages dans l'œuvre patriotique qu'elle poursuit.

L'Amérique Française est indépendante des hommes, des partis et des gouvernements. Elle n'a peut-être pas grand mérite, mais on ne peut lui nier celui-là.

Nous ne sommes pas au-dessus du concours éclairé des hommes de bonne volonté. Nous ne nous faisons pas d'illusion, tous les dévouements sont indispensables au triomphe de la cause que nous soutenons. Toutefois, qu'on se le tienne pour dit, notre fonds de naïveté ne va pas jusqu'à nous faire croire qu'il entre assez de patriotisme dans le cœur d'un Ministre ou d'un Gouverneur provincial pour les voir se rallier à un principe qui pourrait éventuellement compromettre le négoce profitable qu'ils font des intérêts de leurs commettants.

NAPOLÉON THOMPSON.

ENVOIS A L'EXPOSITION

Nos plaintes ont eu de l'écho.

Grâce aux nombreuses poussées que le CANADA-REVUE a données à fréquentes reprises, le sous-commissaire québécois à Chicago a compris le besoin de faire représenter nos maisons d'éducation canadiennes-françaises et a ému et stimulé un peu le zèle de nos communautés.

Comme il fallait s'y attendre, ce sont naturellement les maisons d'éducation riches, et celles-là seulement qui sont sous le contrôle religieux qui seront représentées.

Il paraît même que l'on y a fait des frais considérables pour être exceptionnellement brillants.

Nous avons vu les journaux pleins de comptes rendus pompeux de ces expositions dans lesquelles chaque maison fait concurrence de réclame.

Les dentelles et les broderies, les peintures et les dessins sont tous plus admirables les uns que les autres.

Chacun sait cela.

Qui n'a pas, au collège ou au couvent, été un phœnix dans ces genres de travaux ?

J'ai connu des prodiges qui à "l'âge de douze ans" avaient offert pour la fête de leur papa des tableaux dignes de Raphaël, et qui aujourd'hui ne seraient pas capables de dessiner une carotte.

Il est vrai que le papa sait combien le tableau lui a coûté.

De même pour les jeunes filles qui ont fait cadeau dès l'âge de quinze ans à leur maman de couvre-pieds vertigineux aux dessins les plus remarquables, et qui aujourd'hui ne sauraient pas se broder un mouchoir.

Mais maman a payé.

Tout le monde sait ce que sont ces travaux d'exposition qui sont faits, retapés, retouchés par les professeurs et les maîtresses.

Qu'est-ce que tout cela signifie pour former une idée réelle de la valeur de l'éducation et du système ?

Naturellement il sera flatteur pour notre amour-propre de voir ces œuvres faire bonne figure, servir de trompe-l'œil là-bas à Chicago pour cacher au moins notre faiblesse.

Mais, ce qui est profondément triste, c'est de songer que personne ne parle de nos écoles élémentaires.

Et pour cause : elles n'existent pas.

Nous avons un semblant de haute éducation, toute fautive, c'est vrai, mais qui peut encore causer quelque illusion.

Mais pour l'éducation du peuple, qu'avons-nous ?

Rien, absolument rien.

Qu'allons-nous montrer comme spécimen de notre éducation élémentaire ? A côté de ces magnifiques écoles élémentaires des États-Unis, que pourrions-nous exposer ?

La section canadienne de l'instruction publique à Chicago sera bien l'image frappante de notre situation et de notre système d'éducation.

Tout pour l'extérieur, rien pour le côté pratique.

L'apparat, le fla-fla, le clinquant, voilà le malheur de notre race.

Si encore nous pouvions espérer que nos éducateurs apprendront quelque chose là-bas.

Mais non, ils n'oublient rien et ils n'apprennent rien.

A REBROUSSE-POIL

S'il est un usage universel et constant, c'est bien celui de se congratuler entre confrères et de complimenter à outrance tout écrit émanant d'une plume amie. Les critiques bibliographiques sérieux aiment mieux s'abstenir que d'écrire un collègue ou même un adversaire. Ils sentent que le public attribuerait à leur antagonisme un mobile inavouable, et que, même fondée, la sévérité de leur jugement nuirait plus à leur caractère qu'elle ne profiterait à la vérité. Aussi les malins critiques ont-ils créé des expressions et des phrases anodines, au moyen desquelles ils ne disent rien de désagréable à l'auteur, rien de faux au public. Ils modèlent leur appréciation sur l'ouvrage qu'ils censurent d'après ce qu'il contient. S'il est vide, ils sont creux. Tout le monde est satisfait, et la courtoisie ainsi que la charité n'ont subi aucune atteinte.

Telle est la règle générale.

Mais il faut croire que M. l'abbé A. Nantel est au-dessus de ces conventions bienséantes et de cette charité élémentaire qu'il a pour mission d'enseigner. Dans le numéro de février d'une petite publication périodique : *Les Annales Térésiennes*, il dit son fait à M. l'abbé F. A. Baillargé, à propos de son TRAITÉ CLASSIQUE D'ECONOMIE POLITIQUE, dans des termes que nous proscriptions avec prudence au CANADA-REVUE, si nous étions appelés à juger de ce monument.

Je reproduis l'article entier de M. l'abbé A. Nantel, et je prends la licence de l'annoter :

Je suis bien en retard avec ce livre, qui m'attirait pourtant et par le sujet dont il traite et par le nom de son auteur.

Voilà un petit exorde par insinuations qui promet aux lecteurs un régal friand et à M. l'abbé F. A. Baillargé une épreuve pour sa modestie.

M. Baillargé est des nôtres (—*Bravo*). Il s'est dévoué à notre œuvre de l'éducation (*re-bravo*), il travaille et lutte dans nos rangs... (*lourra !*) avec quel succès ? ce n'est pas à moi de le dire ; avec quel zèle ? pourquoi le dirais-je quand les faits parlent si bien d'eux-mêmes ?

Tiens, tiens, tiens ! Mais il y a à boire et à manger là-dedans. M. l'abbé A. Nantel esquivait les adjectifs avec un soin qui éveillerait ma méfiance, si j'étais l'auteur du *Traité classique d'économie politique*.

J'enne encore. M. Baillargé a déjà vieilli à la tâche, tant il y a mis d'ardeur et d'entraînement.

Ah ! voilà un correctif rassurant.

On peut se demander s'il sait bien circonscrire son champ d'action (*hem !*) et s'il ne s'expose pas à mal

êtreindre pour vouloir trop embrasser (*hem! hem!... prenez garde, M. l'abbé, vous glissez*). On peut contester la valeur de son style, même parfois la justesse de ses idées (*Vlan! ça y est, là!*), mais on ne saurait nier qu'il ait des idées ni qu'il manque d'industrie ou de courage... j'allais dire d'audace pour les lancer, les répandre, les semer aux quatre vents de la publicité.

Il résulte de ces lignes que le style de M. F. A. Baillargé ne vaut rien et que ses idées ne sont pas justes. Néanmoins il en a, ce qui est pitoyable, et il use d'audace pour les répandre, ce qui est abominable puisqu'elles sont fausses!

J'aime à lui rendre cet hommage.

Moi, je voudrais bien savoir si M. l'abbé F. A. Baillargé aime à le recevoir.

Je veux le féliciter surtout du zèle qu'il met à propager et à vulgariser parmi nous l'étude de la vraie et saine économie politique.

Quelle divagation! Mais si les idées de M. l'abbé F. A. Baillargé sont fausses, comment peut-il favoriser l'étude de la *vraie et saine économie politique*?

Non pas que je sois d'avis — je me hâte de le dire — qu'il faille introduire cette étude dans nos collèges et l'ajouter aux programmes déjà surchargés de nos classes.

Oh! ma tête! ma tête! Voyons, corne de bœuf! qu'est-ce que tout cela veut dire? Voilà un auteur qui écrit mal et qui n'a pas d'idées justes; malgré cela il est proclamé propagateur et vulgarisateur de la *vraie et saine économie politique*. Mais cette science, *vraie et saine*, c'est-à-dire UTILE et MORALE, il ne faut pas l'introduire dans les classes!

Je trouve assez rude telle qu'elle est la tâche de nos élèves, de nos philosophes surtout, et ce n'est pas moi qui aurai le courage d'alourdir encore le manteau de plomb qui pèse sur leurs épaules...

Pauvres philosophes! Ce n'est pas un manteau de plomb qui pèse sur leurs épaules, ce sont les bords du sombre éteignoir sous lequel on leur cache la tête afin de les rendre aveugles, muets et sourds à tout ce qui est étranger à la *business* scolastique.

Ah! si nous avions cette troisième année de philosophie rêvée par un grand éducateur, la place serait toute trouvée pour de nouvelles études.

Ah! oui, des études sur l'économie administrative; sur le rendement comparé, brut et net, de cette année supplémentaire; sur la longanimité des familles; sur la soumission aveugle des élèves; et sur le surmenage des économats. Vraiment les philosophes sont bien à plaindre,

“Mais qui nous donnera cette troisième année de philosophie?” soupire mélancoliquement le digne M. A. Nantel.

En attendant, il faut redire à nos jeunes gens qu'au bout de leurs études collégiales d'autres études les attendent encore; que noblesse oblige; que pour appartenir vraiment à la classe dirigeante, il faut posséder et partant acquérir des connaissances, se donner des idées et des principes (*se donner des idées est ravissant*) qui permettent de voir de plus haut et plus loin que le vulgaire; qu'il faut se rendre utile à la classe des travailleurs, et pour cela connaître leurs vrais besoins (*qu'il faut bien se garder de confondre avec leurs faux besoins*); que, entr'autres sujets d'étude, l'économie politique s'impose de nos jours à l'attention de tout homme sérieux; que la science économique discute des problèmes qui touchent aux intérêts les plus graves des individus, de la famille et de la société; qu'il n'est plus permis d'y rester étranger si l'on veut suivre le mouvement social et servir utilement son pays.

Eh bien, puisque l'étude de l'économie politique dégage du vulgaire ceux qui s'y livrent, puisqu'elle en fait des hommes utiles, sérieux, bons, savants et patriotes, pourquoi M. l'abbé A. Nantel *n'est-il pas d'avis qu'il faille introduire cette étude dans nos collèges*? Quel homme chancelant dans ses volontions!

Dans son bureau solitaire,
Il sent de rudes combats;
Philosophe humanitaire,
Son cœur veut et ne veut pas, etc...

(*Imité de Fénelon, musique de Pergolèse.*)

Poursuivons l'intéressante lecture de l'article de M. l'abbé A. Nantel:

M. Baillargé fait mieux encore que de répéter toutes ces choses à nos jeunes gens, il leur met entre les mains un livre dont le but est de les initier à la science économique, de leur en inspirer le goût, puis l'idée d'en poursuivre l'étude, à mesure qu'ils en comprendront davantage l'importance et la nécessité: livre élémentaire, mais complet dans son cadre, puisqu'il embrasse toutes les parties essentielles de la science; livre sérieux, fruit de longues et laborieuses recherches; livre de science sûre, puisée aux meilleures sources et donnant sur les questions controversées la solution catholique; livre adapté aux conditions et aux besoins particuliers de notre pays.

Pourquoi, à côté de toutes ces qualités, l'illustre confrère de M. l'abbé F. A. Baillargé a-t-il montré les petits *nodi* et les rares verrues de ce livre tant précieux? Est-ce que la trace d'une pustule varioleuse, tare imperceptible, anéantit la beauté d'une jolie fille? Est-il charitable de révéler que la jeune, distinguée, séduisante et spirituelle Mme X... a des dents factices? En vérité, l'inutile et injuste sévérité de M. l'abbé A. Nantel me plonge dans une violente douleur.

Le savant critique continue, implacable:

Livre parfait?... non. Avec tant de qualités, pourquoi est-il d'une lecture laborieuse, pénible?... Est-ce la faute

de la typographie?... de la forme cathéchétique adoptée par l'auteur?...

Une parenthèse, s. v. p. — (Mon cher Directeur. — Veuillez prendre délicatement ce merveilleux adjectif : CATHÉCHÉTIQUE, et le faire couvrir selon les règles des plus récentes découvertes scientifiques. Après éclosion, vous m'en enverrez un rejeton par un messenger honnête et tempérant. Pour reconnaître votre complaisance, je vous apprendrai comment on peut guérir radicalement le spleen à l'aide de ce mot mirifique.)

Du style qui accuse des négligences?... du luxe des citations qui laissent trop voir que l'ouvrage est fait de *pièces de rapport et non fondu d'un seul jet* ?...

Pour une ruade, voilà une ruade ! Si M. l'abbé F. A. Baillargé aime les mortifications, il peut se flatter d'être plantureusement servi ; d'être servi en ami.

L'article finit là. Les palinodies sont épuisées, la chute soignée, l'exécution accomplie. Pourtant un remords semble s'être emparé de M. l'abbé A. Nantel, qui croit devoir bassiner les plaies ouvertes par lui, et il ajoute ce bouquet caudal :

Mais j'oublie que le livre est destiné moins à être lu qu'à être étudié et appris. Alors le fond emporte la forme ; et puisque le fond est riche et solide, il faut dire que le livre est excellent, et que l'auteur, en nous le donnant (*pour 50 cents broché, 75 cents relié*), a fait œuvre de bon éducateur et de bon patriote.

A. NANTEL, Ptre.

La flèche du Parthe, le pavé de l'ours, le coup de pied de l'âne, tout ce qui constitue la brutalité excusable, la malveillance déguisée, l'agression inapparente, tout cela s'accumule dans l'article du critique des *Annales Térésiennes*. Je me demande s'il n'a pas en carton un manuscrit inachevé sur le même sujet. Mais comme cela ne me regarde point, je ne m'arrête pas à cette hypothèse.

Il y a une conclusion à tirer de cet article ; il y en a même deux. La première, c'est l'affirmation publique des haines, des rivalités et des luttes entre religieux. Ces choses-là se nient, mais de temps à autre ça perce. Allez-y, messieurs, allez-y ; ne vous gênez pas pour nous. Ce spectacle est aussi amusant que celui offert par deux charbonniers se battant à coups de sacs. Tenons-nous seulement à l'écart et nous aurons de la réjouissance.

La seconde conclusion est plus sérieuse. Elle est tout entière contenue dans cette phrase : *Mais j'oublie que le livre est destiné moins à être lu qu'à être étudié et appris*. Selon les termes de M. l'abbé A. Nantel, la lecture du livre de son confrère est laborieuse, pénible ; la typographie est mauvaise ; la forme adoptée défectueuse ; le style négligé, les cita-

tions trop abondantes et trop décousues. En un mot, l'ouvrage est d'une lecture impossible. Eh bien, ce que des défauts trop nombreux empêchent de lire est assez bon pour les étudiants ! L'aveu ne manque pas de cynisme. Donnez-leur donc des livres en blanc, à vos philosophes ; ce sera la même chose et ça leur coûtera moins cher !

Pour finir, M. l'abbé A. Nantel déclare que, malgré toutes ces imperfections, IL FAUT dire que le livre est excellent, etc. Il faut, entendez-vous. Cela ne signifie-t-il pas que c'est un mot d'ordre, une concession à la discipline, une faveur à l'esprit de corps ? Il faut dire que le livre est excellent, quoique et parceque.

Heureusement, nul n'est contraint de se soumettre à ce jugement ; il s'agit d'un article de librairie, non d'un article de foi.

LUPUS.

LA CAROTTE

Certaine paroisse qui n'est pas bien loin de Montréal — la traversée du fleuve et quelques heures à peine — a eu la douleur de voir il n'y a pas longtemps son vénéré pasteur prendre le chemin de la ville sainte et laisser ses ouailles dans une douloureuse solitude.

Ce n'est pourtant pas tant leur curé qu'ils regrettent, ces bons paroissiens, mais c'est la façon tout-à-fait caractéristique dont il a nettoyé la paroisse avant son départ.

Le mode employé est tellement significatif que nous ne pouvons faire autrement que le signaler ; ce sera une puissante indication pour ceux qui nous accusent d'être exagérés dans les plaintes que nous proférons ou les griefs dont nous nous faisons l'écho.

La paroisse dont il s'agit n'est pas riche, et le curé est des plus exigeants, sans cesse sur le chemin, frappant à toutes les portes et puisant à toutes les bourses pour le plus grand bien de son saint ministère.

Sur le point de faire un voyage à Rome, il s'est occupé de faire table rase des dettes de la paroisse pour se constituer un petit pécule et éviter que les fonds disponibles pussent être malappropriés par son remplaçant.

C'est du moins l'excuse la plus bienveillante que l'on puisse trouver.

Mais la façon dont il s'y est pris pour opérer cette *razzia* est une merveille du genre.

Un mois environ avant son départ, il est monté en chaire, et ayant appelé l'attention de ses paroissiens leur a tenu à peu près ce langage :

« Mes frères, j'ai le regret de vous dire qu'il y a des arrérages, beaucoup d'arrérages dans la paroisse.

Cela me fait de la peine, beaucoup de peine. D'abord, parce que ceux qui ne payent pas ce qu'ils doivent au curé sont de mauvais catholiques, et aussi pour d'autres raisons.

“ Vous savez que je m'en vais à Rome, je vais voir Notre Saint Père.

“ Eh bien, s'il me demande :

— Comment ça va-t-il dans votre paroisse ?

“ Qu'est-ce que je pourrai lui répondre ? Voyez-vous ça, je serai obligé de lui dire :

“ — Saint Père, ils ne payent pas leur curé.”

On voit de suite l'effet de cet entretien sur toute l'assistance.

Y pensez-vous ? Le curé qui va dire au Saint Père que nous ne payons pas !

Quelle honte !

Le lendemain, tous les arrérages étaient payés.

Sur le moment du départ, cela a été encore autre chose.

Nouvelle réunion des paroissiens et nouveau discours.

“ Mes chers frères, je pars pour Rome. Il doit y avoir parmi vous des gens qui désireraient faire dire des messes là-bas ; c'est très efficace, vous le savez. D'autres aimeraient peut-être aussi à recevoir des médailles, des chapelets bénis par Notre Saint Père. Eh bien, je vous prévient, tout cela se paye d'avance, il faut que vous me donniez l'argent avant mon départ ; aussi vais-je envoyer un homme dans les rangs pour faire là collection. Ne manquez pas de donner, il faut que tout le monde donne quelque chose.”

Deuxième razzia.

Finalement, au moment du départ pour Rome la paroisse était nettoyée, rasée, vidée à sec.

Mais il lui fallait un remplaçant ; et ses collègues voisins, mis au courant de l'opération d'asséchage, n'étaient pas disposés à se charger d'une cure aussi vide qu'un citron pressé.

En passant à Montréal pour s'embarquer, le curé rencontra un bon vieux collègue en retraite, infirme, sans argent, auquel il persuada facilement de prendre sa place.

Le pauvre vieux arriva, s'installa au presbytère où il ne restait plus rien et où il serait mort de faim sans la bonté d'âme de quelques voisins.

Au bout de deux jours, il était au courant de ce qui s'était passé, et tout en déplorant le mauvais tour qui lui avait été joué se préparait à remplir sa mission avec le dévouement le plus complet.

Mais n'empêche qu'il lui fallut réunir quelques amis et leur exposer la position.

“ C'est bien simple, leur dit-il, il n'y a pas un sou à l'Eglise ; quelques-uns de vous veulent-ils me prêter deux piastres pour aller à Montréal chercher mes effets ?”

Naturellement la bonne population canadienne, incapable de rancune, lui vint en aide, et d'excellentes relations s'étaient établies entre le village et le presbytère quant tout à coup est arrivée une lettre de Rome.

Notre curé avait appris là-bas que son remplaçant réussissait à merveille, se créait des amitiés, des sympathies, et, jugeant les autres à son aune, il eut peur pour la caisse, et il envoya une missive ainsi conçue :

“ Mes chers frères, j'ai encore quelque temps à rester à Rome. J'ai un conseil à vous donner, c'est de faire dire des messes italiennes ; elles ont une grande vertu, et il est de toute nécessité, que vous en fassiez dire beaucoup, *surtout des grand'messes.*

“ Envoyez-moi l'argent immédiatement pour que je puisse surveiller cela et les faire dire avant mon départ.”

Troisième razzia à des milliers de lieues de distance.

Cette fois-ci, on ne trouverait plus un sou dans la paroisse.

Maintenant il ne reste plus qu'une chose à souhaiter, c'est que le curé en question ne soit pas désappointé à Rome ?

Cela pourrait arriver, mais alors quelle carotte trouverait-il à tirer ?

Nous ne le souhaitons pas, et pourtant on raconte à ce sujet une bien curieuse histoire :

Un curé espagnol de Badajoz, un très saint homme, avait conquis une renommée extraordinaire de haute vertu. Ses offices avaient les qualités les plus remarquables, et toutes les dévotes s'adressaient à lui pour lui faire dire des messes, si bien qu'un beau jour le bon curé se trouva entièrement débordé. Il avait en avant de lui quarante ou cinquante mille messes toutes payées comptant, qu'il ne se voyait pas capable de dire.

C'était un homme très consciencieux, et il avait des scrupules en songeant à l'impossibilité où il se trouverait bientôt de remplir ses obligations.

Il s'en ouvrit à ses supérieurs, qui lui conseillèrent d'aller à Rome et de tout expliquer au Pape qui était alors Pie IX.

Le curé s'y rendit.

— Saint Père, dit-il, voilà la situation. J'ai à dire 50,000 messes qui me sont payées ; ma vie n'y suffira pas, n'y aurait-il pas moyen d'avoir une dispense ?

— Quelle dispense ?

— L'Eglise ne permet-elle pas, en certaines circonstances, de dire plusieurs messes à la fois ?

— Oui, mon fils.

— Ne pourrait-il pas être permis de célébrer une grand'messe solennelle qui servirait pour toutes les cinquante mille.

— Certainement, fit le Saint Père, mais, donnez-moi l'argent ; cette messe-là, c'est moi qui la dis.

Et le vénérable curé espagnol s'exécuta.

La même chose pourrait bien arriver à notre curé.
PAROISSIEN.

LES PRETRES ET LA POLITIQUE

Il s'est tenu à Paris, sous le patronage du journal la CROIX et la présidence du R. P. Picard de l'Assomption, un congrès de catholiques militants, en vue de la prochaine campagne électorale. Il y avait là "trois cents congressistes, venus de presque tous les diocèses, hommes d'initiative et d'énergie, et dont la réunion donnait une image fidèle, selon l'expression et le désir du pieux journal, de ce que pourrait être et de ce que sera, si les catholiques savent le vouloir, la Chambre future." Plusieurs députés y ont pris part, car la CROIX représente une grande force électorale. MM. Jacques Piou, de Mun et le baron Reille y ont parlé. Le parti des "ralliés" va-t-il prendre purement et simplement la physionomie d'un parti essentiellement clérical ? Est-ce à cela que M. Piou surtout en veut venir ? Nous ignorons les intentions cachées ; mais les propos tenus au grand congrès de la CROIX ne permettent guère de douter de l'issue finale. La passion religieuse l'a emporté sur la raison politique. Tous les orateurs n'ont pas été aussi explicites que M. le baron Reille : mais personne ne l'a désavoué. Or, l'idéal de ce dernier c'est un grand parti clérical ayant pour cadre le clergé lui-même. En militaire, il s'est servi d'images militaires qui ne traduisaient que plus exactement sa pensée :

"Dans cette mobilisation électorale, a-t-il dit, il faut des soldats et un chef. Ce chef, c'est le pape ; il a des généraux et des lieutenants, et, parmi ces généraux, je salue le révérend père Picard... Vous êtes l'armée catholique, les cadres sont faits ; cherchez de nouveaux soldats."

Nous ne ferons à ce propos que deux remarques : la première, c'est que les congressistes de la CROIX dépassent la pensée du pape et, en la dépassant, vont jusqu'à la contredire. Léon XIII n'a voulu ni de la politique de Mgr Fava, ni de celle de Mgr Richard et de l'UNION CHRÉTIENNE qui ressemblaient beaucoup à celle du baron Reille. Il n'a jamais conseillé, il

déconseille plutôt, la formation d'un parti purement catholique qui, par cela même, devient aussitôt un parti clérical ; il s'est efforcé de disjoindre la religion de la politique que le congrès de la CROIX s'efforcera d'identifier et de confondre d'une autre manière. La seconde remarque concerne le rôle qu'on prétend assigner au clergé. Du moment que ses membres doivent former les cadres de l'armée électorale, il faut bien qu'ils conduisent leurs troupes dans la mêlée. C'est de nouveau les précipiter dans l'arène des compétitions politiques où depuis vingt ans ils n'ont recueilli que des déceptions et des blessures. Il convient que les évêques et les prêtres pacifiques ne se le dissimulent pas. Cette conduite du clergé mènerait droit à la séparation de l'Etat et de l'Eglise et à la dénonciation du Concordat. Le Concordat ! voilà ce que Léon XIII a voulu sauver, comme il l'a dit expressément, et c'est pour cela qu'il réclame l'impartialité et la neutralité politique de la part de l'Eglise et du clergé ; voilà ce que le congrès de la CROIX, s'il avait l'influence qu'il s'arroge, ne manquerait pas de compromettre irrémédiablement.

FRANCE.

Parlant de la gloire divine et de son contraste avec la gloire humaine, le Rev. P. Plessis a prononcé les paroles suivantes dans un de ses sermons à Notre Dame :

Mais, cette gloire divine, demande-t-on, le juste n'en bénéficiera-t-il donc qu'après sa mort ? Non, répond-il avec fermeté. Dès ici-bas nous avons le témoignage de notre conscience, fidèle écho du jugement que Dieu prononce, de son ciel, sur nos actions ; notre conscience, cloche harmonieuse, mise par le Créateur lui-même au diapason de sa justice inélectable, et qui, avant, pendant ou après nos agissements, nous crie : c'est bien ou c'est mal. Notre conscience dont la satisfaction suffit à nous glorifier, à l'encontre de toute l'opinion humaine, jalouse ou aveuglée, débordant contre nous l'océan de ses noirs sarcasmes. Notre conscience, dont la dissatisfaction est un châtiement inhérent, perpétuel, invincible, même dans l'enivrement des parfums les plus capiteux de l'universelle louange.

Un fanatique anabaptiste a été arrêté à Latring, Russie, pour le meurtre d'une jeune fille de 14 ans. Il avait prêché pendant un certain temps dans la demeure d'un paysan, où plusieurs personnes s'étaient réunies. A la fin de son sermon, lundi, il a étranglé une jeune fille de 14 ans, avec le consentement de ses parents, afin de leur prouver qu'il avait le pouvoir de la ramener à la vie. Après deux heures de prières

et d'exhortations du maniaque, les parents de la jeune fille, voyant que leur enfant était bien morte pour toujours, se sont convaincus qu'ils étaient en présence d'un infâme imposteur, et l'ont fait arrêter.

Léon XIII vient de créer toute une sensation parmi les cercles ecclésiastiques et les partisans du gouvernement actuel de l'Italie en abolissant la restriction depuis longtemps imposée et en vigueur, qui empêchait les officiers de l'armée italienne de visiter en uniforme l'observatoire du Vatican.

Allons, bon, qu'est-ce que va dire Tardivel ?

Un pape qui capitule,

Voyons, prenez donc les armes, grands défenseurs de l'ultramontanisme.

Ce n'est pas Pie IX qui aurait fait cela, hein !

Que voulez-vous ?

Un pape républicain !

COMÉDIE FRANÇAISE

SUZANNE REICHENBERG

Vous connaissez Suzette, au moins de vue. Si vous ne la connaissez pas, "figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des jous ! des dents ! des yeux !" Le portrait n'est pas flatté, je vous le jure, et Figaro le signerait de bon cœur. Il ajouterait même qu'elle est blonde comme les épis mûrs, et que sa voix berce délicieusement l'oreille, comme les chants alternés de la fauvette et du rossignol !

Maintenant cela n'empêche que Mlle Reichenberg comptera dans quelques jours vingt années de sociétariat. "Suzette, qui l'eût cru ?" Elle est née en 1853 — la peste soit des extraits de naissance — et à Paris, disent les gens bien informés ; elle avait quatre ans lorsqu'elle perdit son père ; sa mère n'avait pas de fortune ; sa marraine la prit à sa charge et l'éleva.

Cette bonne, cette excellente marraine, c'était Suzanne Brohan, la mère d'Augustine et de Madeleine, Suzanne Brohan qui ne pouvait manquer de prédisposer sa pupille au théâtre, et qui dut, dès sa petite enfance, lui donner de très doctes leçons.

Quand elle eut l'âge de raison, ou à peu près, Suzette Reichenberg entra au Conservatoire, dans la classe de Regnier, où elle resta deux ans. Elle y remporta successivement le second et le premier prix de comédie. Elle avait alors quinze ans moins deux mois. "Mlle Reichenberg, — écrivait M. Jules Claretie, alors critique dramatique à *l'Opinion Nationale*, avait déjà gagné sa cause avec sa gentillesse en se présentant au public. Je dois ajouter qu'elle a récité son morceau — la fameuse scène de *Lady Tartuffe*, de Mlle Emile de Girardin, — d'une façon ravissante, très spirituelle, et où l'on ne sent point trop l'œil du maître et les leçons du professeur. Mlle Reichenberg

est, sans contredit, à l'heure qu'il est, la plus remarquable de toutes ces élèves. Et pourtant, je ne voudrais point affirmer qu'elle a, par exemple, un avenir aussi assuré que celui qui attend Mlle Tholer..." Comme on se trompe, n'est-ce pas ?

Elle débuta à la Comédie-Française le 14 décembre 1868, dans *l'Ecole des Femmes*. L'enfant était déjà une comédienne, prêtant à Agnès je ne sais quel charme souriant, et disant avec une grâce sans pareille : "Le petit chat est mort." Dès lors, sa place était faite ; le Théâtre-Français avait une ingénue, que dis-je, *l'Ingénue*.

Ce fut un triomphe, que les mille trompettes de la presse annoncèrent le lendemain. Francisque Sarcey disait dans son feuilleton : "Elle a réussi par delà même ce que pouvaient souhaiter ceux qui attendaient le plus de cette jeunesse et de cette grâce. Elle a quinze ans à peine, un visage exquis, et tout un parfum d'ingénuité qui voltige autour d'elle ; sa voix est nette, bien timbrée et propre à rendre les nuances les plus délicates. Elle n'a eu qu'à ouvrir la bouche pour séduire le public, ordinairement si rétif, de la Comédie-Française. C'était comme un enchantement. On l'a rappelée au second acte, rappelée à la fin de la pièce. On ne pouvait se lasser de l'applaudir.

Cette dernière phrase est caractéristique. Pendant plus de vingt ans, on n'a pu se lasser d'applaudir Mlle Reichenberg, car elle marqua chacune de ses créations par un nouveau succès ; et si jamais elle se retire du théâtre, — il en fut naguère vaguement question, — elle en emportera du moins la plus belle moisson de lauriers qu'on ait jamais cueillis, de mémoire d'artiste.

On peut affirmer que, dans tous ses rôles, elle toucha à la perfection. Ce qui contribua encore à lui assurer ce constant succès, c'est sa voix. On a beaucoup parlé de certaines voix d'or : pensez-vous que celle-ci lui soit inférieure ? Sans doute, le registre n'en est pas très étendu, mais le timbre en est d'une sonorité claire qui sied à ravir aux personnages qu'elle remplit. Ainsi, elle paraît : elle plaît, elle parle : on est sous le charme.

Et maintenant, que dire de plus ? et que pourrait-on ajouter, par exemple, à cette fine appréciation si heureusement formulée par un de ceux qui, en quelques lignes, ont le mieux étudié notre "petite doyenette" : — "Quand le chimiste trouve au fond de son creuset un corps simple, il le constate, et tout est dit. Or, je suis en présence d'un talent simple : l'analyse ne sait où se prendre..." Si nous voulions faire passer sous les yeux de nos lecteurs la liste de tous les rôles qu'elle a remplis, ils se convaincraient qu'en réalité elle n'en a joué qu'un seul, toujours le même, et qui échappe à la critique par son absence de complications, celui de "la jeune fille." Pourtant, dans le nombre, il en est deux ou trois qui méritent un peu plus d'attention.

Dans le joli rôle de Suzel, Mlle Reichenberg prête au rêve inspiré des auteurs de *l'Ami Fritz* sa physiologie douce et sympathique, un corps svelte et chaste, sa belle chevelure blonde, son regard bleu, limpide et pur, l'émotion vraie de sa voix, des larmes sincères,

une grâce ingénue et un charme pénétrant. Elle est l'idéal de la vierge timide, rêveuse, alanguie par l'amour, toujours juste et irréprochable en ses gestes, ses intonations et ses attitudes, qui ont fait la joie des peintres et des sculpteurs autant que celle des poètes... Elle ne joue pas Suzel, elle est Suzel elle-même, c'est-à-dire la grâce, le charme, la naïveté spirituelle et chaste, le rayon de soleil qui dore le coteau où s'appuie la ferme des Mésanges, qui pénètre à travers les vitres épaisses dans le logis prosaïque de Fritz Kobus. L'avez-vous pas entendue chanter, d'une jolie voix fraîche et pure, les deux couplets de la complainte mélancolique répétée par les faucheurs du père Christel, et nous montrer, à la façon dont elle s'y prend (elle renouvelait l'épreuve naguère dans *le Juif polonais*), que l'art du chant ne lui est nullement étrange!...

Qui de vous n'a applaudi l'exquise sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*, la délicieuse petite femme de M. Paul Raymond? Elle n'a que six semaines de mariage; il traîne encore dans ses habitudes, dans ses gestes, dans ses façons de parler, quelques légers restes de l'ingénue d'hier; mais comme elle est vive et gentille! Maligne, avec cela. Elle a du premier coup compris les recommandations de son mari, qui lui conseille d'être grave dans une maison grave, et il faut voir comme, interrogée par la comtesse de Céran, elle lui coule en douceur, sans avoir l'air d'y toucher, une citation de Tocqueville — comme dit M. de Tocqueville! — en baissant les yeux, comme honteuse d'en savoir si long devant une personne qui en sait encore plus qu'elle. Est-elle assez gracieuse en son rôle de fausse femme savante, citant sérieusement Joubert et Saint-Evremond! Il faut l'entendre parler latin avec un petit air érudit des plus comiques: quel gentil professeur de rhétorique cela ferait!

Elle était singulièrement jolie dans *les Corbeaux*, ses beaux cheveux frisés qui lui tombaient sur la nuque. La mignonne ingénue n'avait encore jamais joué un personnage aussi dramatique que celui-là. Traitée de fille perdue par la mère de son fiancé, Blanche devenait subitement folle; mais sa folie n'avait rien de répugnant, au contraire; à peine un petit cri, un murmure de douleur... et elle tombait placidement dans les bras de sa nourrice; une folie éminemment douce, qui n'en était que plus saisissante, du reste. Sans efforts, sans gestes et sans cris, par l'accord merveilleux de la voix, de l'accent et du regard elle donnait le frisson... Et cette scène déchirante plaçait sa vaillante interprète au premier rang, parmi les rares artistes qui ont la facilité de sentir et d'émouvoir. Si la pièce de M. Becque avait pu être sauvée, elle l'eût été certainement par le jeu si vrai, si franc et si pénétrant de Mlle Reichenberg, rendant de la plus pathétique façon la scène qui terminait le troisième acte des *Corbeaux*.

Que dire de Mlle Reichenberg dans *Hamlet*? Ophélie est une figure à ce point idéale et vaporeuse qu'aucune actrice, quel que soit son talent, ne parviendra jamais à la réaliser telle qu'on la rêve. Mlle Reichenberg n'avait rien perdu de ses qualités; mais ses qualités n'étaient pas, à notre gré, celles qui convenaient au rôle, et d'aucuns lui reprochèrent de

n'avoir pas traduit l'au-delà de la vie qui est dans la création du poète. Pour la première fois, l'impeccable enchanteresse n'enchantait pas tout son public. Encore un coup, cela doit être la faute du rôle, sur lequel on se forme des chimères que dissipe la réalité. Ophélie n'est peut-être, après tout, qu'un personnage d'opéra... J'aime mieux l'accuser que jeter même l'ombre d'un doute sur les perfections d'une telle comédienne.

Dans *la Souris*, de M. Edouard Pailleron, — le rôle avait été écrit pour elle, elle était faite pour lui, — Mlle Reichenberg défait vraiment la louange. C'était quelque chose de discret, d'exquis, de frais, d'adorable, où l'on sentait uni au plus grand art le respect le plus scrupuleux de la réalité. Cette fois, on en pouvait jurer, il n'y avait rien au-delà.

Dans les états de service de l'admirable comédienne, nous n'avons pas compté les innombrables reprises, dont quelques-unes mirent en relief son merveilleux talent, et les "ingénues" du répertoire qu'elle joue délicieusement.

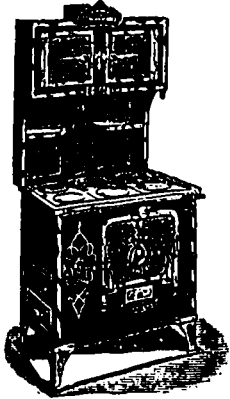
Qu'il nous suffise de rappeler ici: Marianne, de *Tartuffe* et de *l'Avare*; Lucile, du *Bourgeois gentilhomme* et du *Dépit amoureux*; Henriette, des *Femmes savantes*, et Angélique, du *Malade imaginaire*; Psyché, de Corneille, et Isabelle, des *Plaideurs*; Fanchette et Chérubin, du *Mariage de Figaro*; Cécile, de *Il ne faut jurer de rien*, et Rosette, de *On ne badine pas avec l'Amour*; Louise, de *Faute de s'entendre*, et Jacqueline, du *Bonhomme jadis*; Blanche, de *la Joie fait peur*; Diane, du *Marquis de Villemer*; Emma, du *Duc Job*; Aline, des *Faux Ménages*; Cécile, de *Julie*; Hélène, des *Ouvriers*; Christiane, de Gondinet; Loyse, de *Gringoire*; Blanche, des *Fourchambault*; Léonie, de *Bataille de Dames*; Louise, des *Demoiselles de Saint-Cyr*; Geneviève, dans *Un Parisien*, de Gondinet; Annette, de *Fraucillon*; Vincenette, de M. Pierre Barbier; Margot, de M. Meilhac; Pepa, de MM. Meilhac et Ganderax; Urgèle, du *Baiser*, de Banville, et Violette, du *Premier Baiser*, de M. Bergerat; Clotilde enfin, dans *la Parisienne*, et Simone, de *Mariage blanc*. Si le public, habitué à l'acclamer en honnête ingénue, se refusa à la voir à son avantage dans la femme adultère et perverse de M. Becque, il applaudit, dans le drame de M. Jules Lemaitre, la discrète explosion de joie de la petite poitrinaire se rattachant à l'idée que M. Jacques de Thière veut en faire sa femme.

Cette simple énumération, que nous avons faite à dessein fort incomplète, suffit à prouver quelle grande place tiendra Mlle Reichenberg dans l'histoire contemporaine du Théâtre-Français. Aucune carrière n'aura été mieux conduite et plus remplie. Nous avons affaire à une laborieuse, s'il en fut jamais, aimant son métier passionnément... Voyez-la toujours souriante, courir (en un délicieux coupé) de son hôtel de la villa Saïd à la maison de la rue Richelieu, la première aux répétitions et la dernière... Ne trouvera-t-elle pas le temps de donner une leçon, entre deux scènes, comme entre deux affiches de la Comédie, elle prendra l'express à destination de telle ville de province ou de l'étranger où l'attend un fort joli cachet.

EDMOND STOULLIG.

**MANUFACTURE DE COFFRES FORTS
DE LA PUISSANCE**

MEDAILLE D'ARGENT.



Contenir 1876.

Et Poêles de Cuisine en Acier et Fer Battu

G. CHAPLEAU, Prop.

414 RUE ST. LAURENT

Atelier : Coin des rues Ontario & St. Charles Borromeo

MONTREAL.

L'AMERIQUE FRANÇAISE,

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ,

NAPOLÉON THOMPSON, - Propriétaire-Editeur.

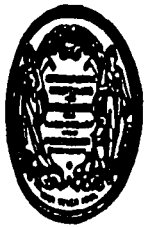
BUREAUX : 33-43, GOLD STREET, N.Y., U.S.

ABONNEMENTS (Canada).

Un an, franc de port..... \$3.00
Six mois, " "..... 2.00

PAYABLES D'AVANCE.

Le seul Journal illustré français d'Amérique.

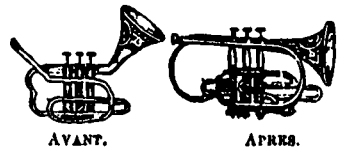


COGNAC Vve MASSON & CIE.,

Ce Cognac, qui vient d'obtenir la Medaille d'or a l'Exposition Internationale d'Hygiene de Vienne, se recommande d'une façon toute particulière pour sa saveur, sa pureté et ses qualités fortifiantes pour les malades. En vente chez tous les principaux épiceries et dans les meilleurs hôtels.

Agence Generale pour le Canada,
an, 19-22

516 RUE ST. PAUL, MONTREAL



AVANT.

APRES.

GEORGE VIOLLETTI

Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique
Harpos à vendre et réparations de toutes sortes.
1635 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

TOUSSEZ-VOUS?

Depuis un Jour!

Une Semaine!

Un Mois!

Une Année!

Des Années!

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. S. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Comédiens, Montreal.

MORTON, PHILLIPS & CO.,

PAPETIERS,

Imprimeurs et Fabricants de Livres Blancs,

1755 & 1757 rue Notre Dame, Montreal

AGENTS POUR LA

MACHINE A ECRIRE

"CALIGRAPH"

Cette Machine est la plus rapide, produit le plus de copies,
et est munie de tous les accents necessaires.

AGENCE ETABLIE EN 1862

GUSTAVE FAUTEUX,

QUARTIER D'ASSURANCE

FEU, VIE ET MARINE

Membre au Fire Underwriters' Association

Directeur du Board of the Montreal Fire Insurance Brokers,
et Agent de la Compagnie

North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.,

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	52,053,716
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	4,599,753
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

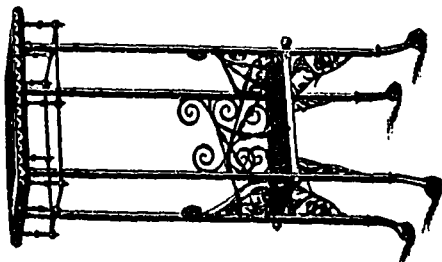
M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en les plaçant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.

Bell Telephone No. 318

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,



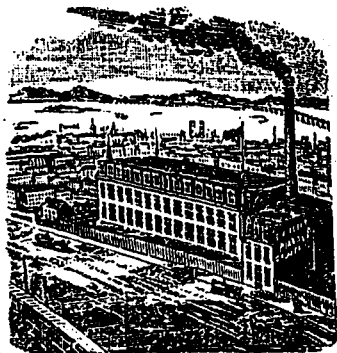
FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.

THOS F. G. FOISY

FABRICANT DE



PIANOS

DROITS,

CARRES

ET A QUEUE

214 Rue Papineau,
MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tous intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'aménagement des salons.

Les grandes réparations seulement sont faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos neufs.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

AU PARC SOHMER

JAMES J. CORBETT

Lundi Soir 3 Avril

A 8 HEURES PRECISES